

L'ÉCHO DE LA PRESSE

INTERNATIONALE

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ



N° 48 du supplément
N° 63 du journal

Le sanctuaire de Mechhed (Perse)
est parmi les plus riches et les
plus visités de l'Asie.

4 Mars 1916

SONNET

Ce matin, j'ai fermé mes livres d'élégies,
Car, par la porte bleue et blanche du Levant,
Dans le jour ruisselant de soleil et de pluie,
J'ai vu revenir Mars, précurseur du printemps.
Au loin, sur les chemins des vieilles rêveries,
Des chansons de Bonjour sortaient des cœurs
[d'enfants;

Par la claire fenêtre, ouverte au firmament,
S'évadait l'aigre odeur de nos mélancolies...
— Alors, comme le ciel papillonnait de clartés,
Et que, dans le retour des matins exaltés,
Nos âmes sont un peu comme les hirondelles,
Sorti, j'ai pris la route où vont les fiancés,
Et, dénouant le fil du Rêel, j'ai laissé
Mon âme s'envoler vers l'aube, à tire-d'ailes.
IVAN DE BLES-GOHEN.

La manne aux petits papiers

Le coût de la toilette d'autrefois.

Vous êtes-vous jamais demandé combien auraient coûté les différentes pièces du costume que vous portez il y a quelques centaines d'années? (Bien entendu, je ne parle pas du chapeau haute forme!) Quelles sommes, un bourgeois du moyen âge consacrait-il à son habillement? A combien revenaient les superbes atours des imposantes duchesses sous Louis XIV, ou des frivoles marquises sous Louis XV?

Nous pouvons, grâce aux très savants et très curieux ouvrages du vicomte d'Avenel, trancher un peu cette question et nous arriver à de très curieuses découvertes :

Les souliers qui valent aujourd'hui de 15 à 25 francs coûtaient au XIII^e siècle fr. 1.85; au XIV^e, fr. 2.75, et de nouveau fr. 1.75 au XVI^e. De sorte que le manoeuvre contemporain met de 6 à 8 jours à gagner de quoi acquérir une paire de souliers solides, tandis que son collègue, du temps de Charles le Sage, ne travaillait pour le même but que 3 jours et demi. Et c'étaient bel et bien de bons et forts souliers de cuir, car les sabots étaient cotés à 14 centimes la paire, ou du moins ce qui équivalait à nos 14 centimes. Des souliers à courroies pour la reine sont vendus à fr. 2.70 (1312); ceux de la nièce d'un évêque, fr. 1.25; ceux d'un prieur au XVI^e siècle, fr. 1.16. Les bottes, qui valent aujourd'hui de 50 à 100 francs, coûtaient au maximum, au XIV^e siècle, de 9 à 15 francs de notre monnaie. En Bourgogne, les villageois chaussaient des escarpins qui leur revenaient à la somme folle de 51 centimes.

Avec une moyenne de 25 francs, les toilettes des femmes se payaient à l'époque de Henri III. Nous ne parlons cependant ici que des costumes de la très petite bourgeoisie et des toilettes des femmes du peuple. L'aristocratie payait fort cher ses atours magnifiques. En 1480, la vicomtesse de Rohan et sa petite-fille dépensaient ensemble, pour leur toilette, 1,800 francs par an, somme correspondant à 11,000 francs de nos jours. La robe en taffetas de Gênes, de la femme d'un avocat de Nîmes, revenait à 407 francs, même proportion gardée. C'était en 1583...

Il en coûtait très cher, déjà à cette époque, pour briller dans le monde! Mais, par contre, pour le menu peuple, qui ne se piquait pas de recherche, la vie était beaucoup moins onéreuse que de nos jours.

Bourgerons et salopettes étaient pour rien, au « bon vieux temps ».

LE GARÇON DE BUREAU.



Femme persane d'origine arabe



Derviche ou religieux vivant dans un monastère ou voyageant dans le monde musulman

ME PLAIRA-T-IL ?

Monologue pour jeune fille.

O surprise! quelle nouvelle!
J'en ai l'esprit bouleversé...
Ma mère m'a dit : « Fais-toi belle. »
Et le mystère est tout percé.
« Je crois que tu seras heureuse ! »
Fit papa, d'un ton subtil...
Cependant je reste anxieuse.

Me plaira-t-il ?

Je ne suis pas très difficile,
Mais je possède un certain goût,
On a beau se montrer docile
Peut-on s'accommoder de tout ?
Mes parents connaissent mon rêve;
Je le veux grand, d'un fier profil
Je l'attendrai sans paix ni trêve,

Me plaira-t-il ?

Très riche, ça va sans dire,
Je veux qu'il soit très distingué,
Porté un nom que l'on puisse lire;
Soit élégant, superbe, gai,
De plus d'une amie à la ronde
Je veux qu'il brave le babil,
Ah! quand nous irons dans le monde

Me plaira-t-il ?

Je lui donnerai sans paresse,
De grands soins jamais ralentis;
Il faut que l'on dise sans cesse :
Oh! comme ils sont bien assortis!
Chose grave est la destinée...
Si dans mon cœur chante l'Avril...
Je le prends pour toute une année...

Me plaira-t-il ?

Quoi? Stupéfaite est votre mine,
Certains d'entre vous ont souri...
Ah! vous pensiez, je le devine,
Que je vous parlais d'un mari?
Non, non, je n'ai pas encore l'âge.
C'est un chapeau, — le puéril
Prétexte de mon bavardage

Vous plaira-t-il ?

Frédéric TRENARD.

REMARQUES

La sensiblerie, c'est la bonté des faibles.

La solidarité, c'est bien souvent la charité qui change de nom, pour faire des économies.

La plupart des existences humaines se consumment entre de vains espoirs, d'inutiles regrets et de chétifs remords.

Il y a des gens chez qui le besoin d'indépendance équivaut à ce qu'est l'instinct de la conservation chez le reste des hommes.

Combien de gens en veulent à autrui de tout ce qu'ils ne se pardonnent pas à eux-mêmes ?

Le rire est parfois le bouclier des timides.

Si parmi les gens qui ont de l'esprit dans la conversation, la plupart sont incapables d'écrire, c'est que, lorsqu'ils causent, l'occasion, ou parfois même la nécessité d'être spirituels, leur est fournie par les interlocuteurs.

L'aisance est presque exactement le contraire du sans-gêne.

L'intuition, c'est comme les ailes de l'intelligence.

Le « Libre Examen » pour les cerveaux médiocres, ça consiste à se mêler de ce qui ne les regarde pas.

Les rois — et les riches — traitent parfois avec faveur les gens qui leur disent la vérité; mais c'est dans l'espoir de les mieux plier au silence.

Des soins trop prolongés sont parfois plus pernecieux qu'une maladie.

Il faut être dur pour le monde et bon pour les hommes.

Il arrive qu'on appelle « famille bien unie » celle dont les membres se disputent exclusivement entre eux.

Il ne faut jamais employer l'ironie quand on s'adresse au peuple ou aux enfants.

Albert GUINON.

EN PERSE

Nous empruntons aux notes d'un voyageur, quelques détails intéressants au sujet de ce pays aujourd'hui à l'ordre du jour et où les Beiges ont été accueillis, en ces dernières années, d'une façon toute privilégiée.

Mechhed, capitale de la province de Khorassan, voisine de la Russie d'Asie, dont le nom signifie « la Tombe d'un Martyr », est ainsi appelée parce qu'elle renferme la tombe d'un saint Reza, le huitième imam. Son sanctuaire est parmi les plus riches et les plus visités de l'Asie. Le trésor qu'il possède absorbe non seulement de larges tributs annuels en argent et en bijoux, mais reçoit encore en dons et en legs des terres et des jardins de toutes les classes de la société. Il n'est pas ouvert aux visiteurs chrétiens, ce qui est en Perse une règle presque générale. Cependant, elle n'a pas toujours été exactement observée et l'ambassadeur espagnol à la cour de Timour, Ruy Gonzalez de Clavijo, nous raconte qu'il visita précisément la mosquée de Mechhed.

Le sanctuaire actuel est au centre de trois belles cours. Ses briques, ses lampes ouvragées et ses grilles d'or mettent autour de lui une atmosphère de beauté bien calculée pour impressionner les dévôts.

Aujourd'hui l'importance politique et commerciale de Mechhed est considérable. Au point de vue britannique, c'est un bon poste pour surveiller l'Afghanistan occidental et aussi un entrepôt du commerce anglo-indien. Mais pour la Russie, le poste est encore beaucoup plus important.

Ses bazars ont presque entièrement remplis par des marchandises russes, mais les objets de provenance anglaise sont également très appréciés. On trouve donc là l'image de la lutte entre les deux pays qui se disputent l'influence.

—x—

La province de Kirman, la plus importante de la Perse, au sud, compte peut-être 750,000 habitants, qui peuvent se diviser en sédentaires et nomades; ceux-ci très nombreux. Les gens des villes et des villages sont, pour la plupart, des Iraniens. Les hordes des envahisseurs successifs ont mené, presque dans tous les cas, une vie errante, la même à peu près qui nous est décrite dans le livre de Job.

Le voyageur qui vient d'Europe trouve la stérilité du pays épouvantable et, chose triste à dire, elle ne fait que croître. A mesure que la population devient plus stable, les provisions de bois s'épuisent, spécialement par la main des charbonniers — il n'y a pas de mines de houille — et peu de chaînes possèdent quoi que ce soit qui ressemble à une forêt. On ne trouve généralement que des fourrés dispersés: l'un donne la gomme « tragacanth » qui est appréciée dans le commerce; un autre, l'assa foetida. Les montagnes, m'a-t-on dit, possèdent toutes sortes de plantes alpestres.

Voyager dans le sud de la Perse signifie généralement marcher sur un sol dont la réverbération est aveuglante, entre les chaînes de montagnes pierreuses. Le voyageur lassé salue avec enthousiasme la moindre petite source, même un saule rabougri lui semble une chose admirable, dans une si vaste étendue sans arbres.

Les principales productions du pays sont: le froment, l'orge, l'opium, les plantes d'automne; sur les plateaux inférieurs sont le millet, le coton et la betterave; sur les hauts plateaux et dans les vallées on cultive beaucoup de pois. Dans le Garmseir, les céréales d'été sont le riz et le maïs. Le précieux henné est aussi une



Le cimetière de Mechhed occupe un vaste emplacement à l'intérieur de la ville

source de richesse, spécialement pour Bam et Khabie. On cultive encore les melons, les pastèques, le raisin, les lentilles, les concombres, les choux, les laitues, les oignons, etc. Les pommes de terre commencent à acquérir une certaine importance. Des fruits de toute espèce croissent avec la plus grande facilité: pommes, poires, abricots, mûres, coings, nectarines, pêches, prunes, cerises, figues, grenades, amandes, avoines, noisettes, noix, pistaches, mais comme on n'en prend aucun soin, ils sont généralement d'une saveur médiocre. Cependant les oranges et les citrons de Khabie et de Bam sont excellents et les pistaches de la province sont renommées.

Les arbres, qui, presque tous, ne peuvent prospérer que par l'irrigation, sont en petit nombre. Le platane arrive au premier rang, puis viennent le peuplier, le saule ordinaire et le saule pleureur, l'orme, l'olivier de Bohême, le cyprès, le pin, l'acacia et l'églantier, à la senteur délicieuse. Les fleurs les plus répandues sont les roses, qui croissent presque à l'état sauvage, et le jasmin. Les semences d'Europe sont fort appréciées, les Persans

étant très grands amateurs de floriculture. On emploie beaucoup d'eau de rose, même pour en boire.

En ce qui concerne la faune sauvage, le léopard fréquente les montagnes, mais on le rencontre et on le tue rarement. On peut dire la même chose de l'ours. Les moutons sauvages et les bouquetins m'ont donné l'occasion de plus d'une chasse et l'on trouve des gazelles dans toutes les plaines. On rencontre occasionnellement des loups, des hyènes, des chacals, des renards, des chats, des ânes sauvages et des sangliers. Le gibier à plume est représenté par des perdrix de diverses espèces, des grouse des sables et des pigeons. Les caillies sont rares, de même que les canards.

×

D'après Hérodote, les Kermanis formaient une des douze tribus de la Perse, et la province de Kirman faisait partie de la quatorzième satrapie. Strabon la décrit comme très fertile. Ainsi que nous le verrons tout à l'heure, elle fut traversée de l'est à l'ouest par Alexandre. Je n'ai trouvé aucune mention de Kirman à l'époque des Parthes, mais la province devint fameuse lorsque, après la conquête du Fars, elle fut prise par Archébir, fils de Papak, fondateur de la dynastie nationale des Sassanides, qui dura jusqu'à la conquête arabe. Pendant le règne de cette dynastie, la province éloignée des frontières de l'ouest et du nord jouit d'une paix complète.

A l'époque où la secte nestorienne se propagea en Perse, Kirman devint un diocèse dépendant du métropolitain de Fars. Chose curieuse, la Perse était à ce point identifiée avec le christianisme, qu'en Chine, un décret de l'empereur Liouen-tsong parle des églises comme de « temples persans ».

Le dernier des rois sassanides, le malheureux Yazdigerd, se retirant devant les soldats d'Omar, séjourna quelque temps à Kirman, avant de fuir dans le désert.

La révolte qui eut lieu en Perse après la mort d'Omar eut pour effet de resserrer davantage encore les liens de la conquête arabe, surtout pour les provinces les moins éloignées du centre de la domination, comme l'était celle de Kirman. Des forts furent construits et des colonies d'Arabes introduites, spécialement dans le pays chaud, les fidèles de Zoroastre tenant encore les hauts plateaux trop froids pour les Arabes.

Nous ne suivrons pas l'histoire du Kirman pendant les deux siècles de la conquête arabe et après la fondation de dynasties nationales indépendantes du califat. Ce serait refaire l'histoire entière de la Perse. Le Kirman lui-



Enfants nomades de la Perse Orientale

même eut quelques souverains indépendants : Abou-Ali, un chef de brigands, et la dynastie des Deilamites. Puis, lors des conquêtes des Seldjoukides, qui suivirent la mort du sultan Mahmoud de Chazna, Malik-Kaouard, fils de Chakar-Beg, se tailla un empire dans la province de Kirman, sa dynastie dura un siècle et demi.

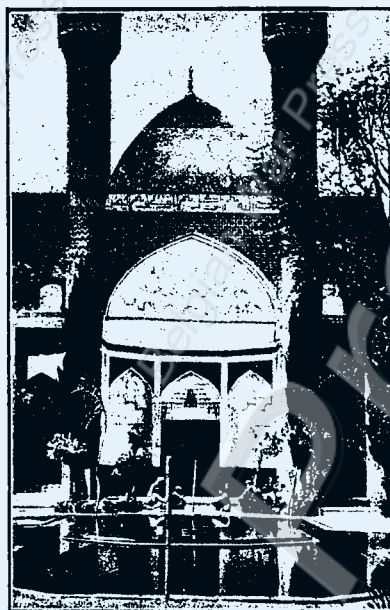
Le Kirman eut le bonheur rare d'échapper aux ravages de la conquête mongole, la plus terrible dont l'histoire fasse mention.

En 1340, Mobariz-u-Diu fonda la dynastie des Mouzaffar, qui régna jusqu'à Tamerlan. Le conquérant tartare la détruisit en 1393.

Lors de l'invasion de la Perse par l'Afghan Mahmoud, la ville de Kirman fut vainement assiégée une première fois par les envahisseurs ; mais une seconde fois, en 1720, elle dut capituler. Lorsque peu de temps après, en 1735, Nadir-Chah, le dernier grand conquérant asiatique, eut envahi à son tour l'Afghanistan, il fut accompagné par un détachement de Kirmanis, que commandait Imam Verdi Beg, et dans lequel étaient représentés les sectateurs de Zoroastre.

Durant l'anarchie qui suivit son assassinat, en 1747, il semble que les Afghans pillèrent de nouveau Kirman et détruisirent le quartier de Zoroastre, imparfaitement protégé par un mur à demi construit. Après quoi, Chahrouk Khan s'empara de la province. En 1758, il fut assassiné par Mourad-Khan. En 1793, Louft-Ali-Khan s'étant réfugié dans la ville, y fut assiégé par Afgha-Mohammed. Sa position étant désespérée, il jeta une planche sur les fossés et s'échappa à Bam. Là, il fut trahi par son hôte, aveuglé et finalement mis à mort. La ville dut subir les horreurs dont elle ne se relèvera pas encore avant un siècle. 20,000 femmes et enfants furent emmenés en esclavage et le brutal vainqueur compta 70,000 yeux qu'on lui avait apportés. « Si un seul avait manqué, j'aurais pris les vôtres », dit-il à ses ministres. Pendant de longues années, Kirman ne fut plus qu'une ville désolée. Elle fut gouvernée d'abord par Mohamed Taki ; puis par Ibrahim-Khan qui, pendant les vingt années de son administration, rendit quelque prospérité à la province épuisée, il reconstruisit la ville à l'ouest de son site primitif, creusa des kanats et fonda des villages.

Quand on arrive à Kirman, en venant de l'est, la ville présente une apparence assez confuse de minarets et de mosquées, entourées de ruines presque de chaque côté, l'harmonie est un peu rétablie par les hautes murailles



Le sanctuaire de Mahou (vue intérieure) sur la route de Birman à Konak

des glacières, à l'ombre desquelles l'eau est gelée. Mais d'une façon générale, comme dans toute l'Asie, les approches de la ville sont extrêmement sordides.

La ville actuelle de Kirman est entourée d'une muraille en bon état, qui est percée de six portes, dont l'une connue sous le nom de Sultani, est censée d'avoir été l'œuvre de Chah-Rouk.

On peut encore mentionner, parmi les quatre-vingt-dix mosquées de Kirman, la Masjid Djami, ou Masjid-i-Pa-Minas, construite en 1349. Parmi les six madarsis (pluriel de médresse), la plus belle est celle qui fut fondée par le Zahir-u-Dola. Il y a encore dans la ville cinquante bains et huit caravansérails.

Kirman, que dans la phraseologie orientale on nomme Dar-ul-Aman ou « Demeure de la Paix », peut avoir, avec ses faubourgs, une population d'un peu moins de 50,000 habitants. Au point de vue religieux, elle est ainsi répartie entre les diverses sectes : Musulmans chittes, 37,000 ; Musulmans sunnites, 70 ; Babis Behai, 3,000 ; Babis Ezeli, 60 ; Cheikhis, 6,000 ; Soufis, 1,200 ; Juifs, 20 ; Zoroastriens ou Parsis, 1,700 ; Hindous, 20.

Les Babis, disciples de Mirza-Ali-Mohammed, de Chiraz, exécuté en 1848, font, en secret, beaucoup de prosélytes. Ils ont des principes élevés : ils veulent des relations amicales entre tous les hommes, l'abolition des guerres religieuses, l'étude des sciences utiles, etc. L'expansion des doctrines du Bab pourrait aider puissamment à la régénération de la Perse. Les Babis se sont divisés en Ezeli ou Behai, selon qu'ils suivent les doctrines de Mirza-Yanya, Sub-i-Ezel, successeur désigné par le Bab lui-même, ou celles de Mirza-Husein-Ali, Beha-Ulla, son frère aîné, qui se déclara chef de la secte en 1866.

La secte des Cheikhis a, quoiqu'on ait soutenu le contraire, des vues identiques à celles des Babis. Elle a été fondée par Cheikh-Ahmad, d'Ahea ou Lahsa, dans les fles Bahrein, qui naquit aux environs de 1750. La secte compte environ 7,000 adeptes dans la province de Kirman et 50,000 en Perse. Son chef actuel est Hadji-Mohammed-Khan, un homme d'apparences distinguées, de manières charmantes, possédant une connaissance du

monde extérieur qui rend sa société très agréable et entièrement dégagée de tout fanatisme.

Les Juifs de Kirman sont dans une condition misérable, ce sont de petits commerçants, d'une rapacité absurde, assimilant l'extorsion au profit. C'est un rameau d'une colonie plus nombreuse, établie à Yezd, et qui doit être venue de Bagdad.

Les Zoroastriens, intéressants par la survivance d'un très ancien culte, le sont aussi par la pureté de leur sang. Ce sont des Iraniens authentiques, sans ce mélange de sang arabe, mongol et turc, que des invasions successives ont apporté en Perse. Ils forment une race plus belle et plus saine que leurs compatriotes musulmans, leurs corréligionnaires de Bombay offrent un exemple de la détérioration physique que produit sûrement le climat de l'Inde.

Au point de vue industriel, Kirman était, jusqu'à une date toute récente, spécialement célèbre pour ses châles, mais actuellement elle l'emporte par les tapis. Ces produits sans rivaux de ses métiers sont tissés en soie et laine, et leur finesse, leurs couleurs brillantes, en font incontestablement les plus remarquables que le monde ait vus ; tout autre paraît commun à côté d'eux. Les modèles sont très anciens et évidemment antérieurs au Mahométisme ; des figures humaines y sont fréquemment représentées, mais ce sont surtout les fleurs stylisées qui en constituent le dessin et le mélange de leurs couleurs est admirable.

A Kirman même, on compte environ un millier de métiers. Chaque tapis est exécuté par un maître tisseur et deux ou trois petits garçons, travaillant d'après une formule qui est récitée et qui contient beaucoup de mots archaïques ; on dit que ces formules ont été transmises oralement de père en fils pendant de longs siècles. On n'emploie ni femmes, ni filles à ce travail. Les couleurs d'aniline, qui ont presque ruiné l'industrie des tapis des nomades, sont soigneusement évitées.

Le châle est tissé de poils de chèvre ou de laine. Comme pour les tapis, les modèles sont appris par cœur, le travail est beaucoup plus fin et ne peut être exécuté que par des enfants.

D'autres industries, de moindre importance, sont la fabrication de feutres, d'abas (la robe de dessus, d'origine arabe, que portent les Persans), d'objets en cuivre, etc.

Mon séjour à Kirman a toujours été fort agréable, dans aucune partie du monde nous n'aurions pu être traités avec plus de considération, et à mon avis, les injures lancées contre les Persans par des Européens qui n'avaient jamais appris leur langue, sont tout à fait imméritées. Les Persans sont, en général, extrêmement courtois et spirituels, et leur esprit de répartie est proverbial.



Une tour de la « mort » où les Zoroastriens exposent les cadavres



Chamelier du Balouchistan à la frontière perse

Robur le Conquérant

par Jules VERNE

(Suite.)

En 1783, bien avant que les frères Montgolfier eussent construit la première montgolfière, et le physicien Charles son premier ballon, quelques esprits aventureux avaient rêvé la conquête de l'espace au moyen d'appareils mécaniques. Les premiers inventeurs n'avaient donc pas songé aux appareils plus légers que l'air — ce que la physique de leur temps n'eût point permis d'imaginer. C'était aux appareils plus lourds que lui, aux machines volantes, faites à l'imitation de l'oiseau, qu'ils demandaient de réaliser la locomotion aérienne.

C'est précisément ce qu'avait fait ce fou d'Icare, fils de Dédale, dont les ailes, attachées avec de la cire, tombèrent aux approches du soleil.

Mais, sans remonter jusqu'aux temps mythologiques, sans parler d'Archytas de Tarente, on trouve déjà dans les travaux de Dante de Pérouse, de Léonard de Vinci, de Guidotti, l'idée de machines destinées à se mouvoir au milieu de l'atmosphère. Deux siècles et demi après, les inventeurs commencent à se multiplier. En 1742, le marquis de Bacqueville fabrique un système d'ailes, l'essaye au-dessus de la Seine et se casse le bras en tombant. En 1768, Pauton conçoit la disposition d'un appareil à deux hélices suspensive et propulsive. En 1781, Moerwein, architecte du prince de Bade, construit une machine à mouvement orthoptérique, et proteste contre la direction des aérostats qui venaient d'être inventés. En 1784, Launoy et Bienville font manœuvrer un hélicoptère, mu par des ressorts. En 1808, essais de vol par l'Autrichien Jacques Degen. En 1810, brochure de Deniau, de Nantes, où les principes du « Plus lourd que l'air » sont posés. Puis, de 1811 à 1840, études et inventions de Berblinger, de Vignal, de Sarti, de Dubochet, de Cagniard de Latour. En 1842, on trouve l'anglais Henson avec son système de plans inclinés et d'hélices actionnées par la vapeur; en 1845, Cossus et son appareil à hélices ascensionnelles; en 1847, Camille Vert et son hélicoptère à ailes de plumes; en 1852, Letur avec son système de parachute dirigeable, dont l'expérience lui coûta la vie; en la même année, Michel Loup avec son plan de glissement muni de quatre ailes tournantes; en 1853, Bédégic et son aéroplane mu par des hélices de traction, Vaussin-Charadame avec son cerf-volant libre dirigeable, Georges Cayley avec ses plans de machines volantes, pourvus d'un moteur à gaz. De 1854 à 1883, apparaissent Joseph Pläne, breveté pour plusieurs systèmes aériens, Bréant, Carlingford, Le Bris, Du Temple, Bright, dont les hélices ascensionnelles tourment en sens inverse, Smythies, Panafieu, Crosnier, etc. Enfin, en 1863, grâce aux efforts de Nadar, une Société du *Plus lourd que l'air* est fondée à Paris. Là les inventeurs font expérimenter des machines dont quelques-unes sont déjà brevetées: de Ponton d'Amécourt et son hélicoptère à vapeur, de la Landelle et son système à combinaisons d'hélices avec plans inclinés et parachutes, de Louvrié et son aéroscaphe, d'Esterno et son oiseau mécanique, de Groof et son appareil à ailes mues par des leviers. L'élan était donné, les inventeurs inventent, les calculateurs calculent tout ce qui doit rendre pratique la locomotion aérienne. Bourcart, Le Bris, Kaufmann, Smyth, Stringfellow, Prigent, Danjard, Pomès et de la Pause, Moy, Pénaud, Jobert,



Tom Turner

Hureau de Villeneuve, Achenbach, Garapon, Duchesne, Danduran, Parisel, Dieusaide, Melkiss, Fontanini, Breurey, Tatin, Dandrieux, Edison, les uns avec des ailes ou des hélices, les autres avec des plans inclinés, imaginent, créent, fabriquent, perfectionnent leurs machines volantes qui seront prêtes à fonctionner le jour où un moteur d'une puissance considérable et d'une légèreté excessive leur sera appliqué par quelque inventeur.

Que l'on pardonne cette nomenclature un peu longue. Ne fallait-il pas montrer tous ces degrés de l'échelle de la locomotion aérienne, au sommet de laquelle apparaît Robur le Conquérant? Sans les tâtonnements, les expériences de ses devanciers, l'ingénieur eût-il pu concevoir un appareil si parfait? Non, certes! Et, s'il n'avait que dédaigné pour ceux qui s'obstinent encore à chercher la direction des ballons, il tenait en haute estime tous les partisans du « Plus lourd que l'air », Anglais, Américains, Italiens, Autrichiens, Français, — Français surtout, dont les travaux, perfectionnés par lui, l'avaient amené à créer, puis à construire cet engin volateur, *l'Albatros*, lancé à travers les courants de l'atmosphère.

« Pigeon vole! » s'était écrié l'un des plus persistants adeptes de l'aviation.

— On foulera l'air comme on foule la terre! avait répondu un de ses plus acharnés partisans.

— A locomotive, aëromotive! » avait jeté le plus bruyant de tous, qui embouchait les trompettes de la publicité pour réveiller l'Ancien et le Nouveau Monde.

Rien de mieux établi, en effet, par expérience et par calcul, que l'air est un point très résistant. Une circonférence d'un mètre de diamètre, formant parachute, peut non seulement modérer une descente dans l'air, mais aussi la rendre isochrone. Voilà ce qu'on savait.

On savait également que, quand la vitesse de translation est grande, le travail de pesantour varie à peu près en raison inverse du carré de cette vitesse et devient presque insignifiant.

On savait encore que plus le poids d'un animal volant augmente, moins augmente proportionnellement la surface alée nécessaire pour le soutenir, bien que les mouvements qu'il doit faire soient plus lents.

Un appareil d'aviation doit donc être construit de manière à utiliser ces lois naturelles, à imiter l'oiseau, « ce type admirable de la locomotion aérienne », a dit le docteur Marey, de l'Institut de France.

En somme, les appareils qui peuvent résoudre ce problème se résument en trois sortes:

1° Les hélicoptères ou spirallifères, qui ne sont que des hélices à axes verticaux;

2° Les orthoptères, engins qui tendent à reproduire le vol naturel des oiseaux;

3° Les aéroplanes, qui ne sont, à vrai dire, que des plans inclinés, comme le cerf-volant, mais remorqués ou poussés par des hélices horizontales.

Chacun de ces systèmes avait eu et a même encore des partisans décidés à ne rien céder sur ce point.

Cependant, Robur, par bien des considérations, avait rejeté les deux premiers.

Que l'orthoptère, l'oiseau mécanique, présentât certains avantages, nul doute. Les travaux, les expériences de M. Renaud, en 1884, l'ont prouvé. Mais, ainsi qu'on le lui avait dit, il ne faut pas servir le maître à la nature. Les locomotives n'ont pas été copiées sur les lièvres, ni les navires à vapeur sur les poissons. Aux premiers on a mis des roues qui ne sont pas des jambes, aux seconds des hélices qui ne sont point des nageoires. Et ils n'en marchent pas plus mal. Au contraire. D'ailleurs, sait-on ce qui se fait mécaniquement dans le vol des oiseaux dont les mouvements sont très complexes? Le docteur Marey n'a-t-il pas soupçonné que les plumes s'entr'ouvrent pendant le relèvement de l'aile pour laisser passer l'air, mouvement au moins bien difficile à produire avec une machine artificielle?

D'autre part, que les aéroplanes eussent donné quelques bons résultats, ce n'était pas douteux. Les hélices opposant un plan oblique à la couche d'air, c'était le moyen de produire un travail d'ascension, et les petits appareils expérimentés prouvaient que le poids disponible, c'est-à-dire, celui dont on peut disposer en dehors de celui de l'appareil, augmente avec le carré de la vitesse. Il y avait là de grands avantages — supérieurs même à ceux des aérostats soumis à un mouvement de translation.

Néanmoins, Robur avait pensé que ce qu'il y avait de meilleur, c'était encore ce qu'il y avait de plus simple. Aussi, les hélices — ces « saintes hélices » qu'on lui avait jetées à la tête au Weldon-Institute, — avaient-elles suffi à tous les besoins de sa machine volante. Les uns tenaient l'appareil suspendu dans l'air, les autres le remorquaient dans des conditions merveilleuses de vitesse et de sécurité.

En effet, théoriquement, au moyen d'une hélice d'un pas suffisamment court mais d'une surface considérable, ainsi que l'avait dit M. Victor Tatin, on pourrait, « en poussant les choses à l'extrême, soulever un poids indéfini avec la force la plus minime ».

Si l'orthoptère — battement d'ailes des oiseaux — s'élève en s'appuyant normalement sur l'air, l'hélicoptère s'élève en le frappant obliquement avec les branches de son hélice, comme s'il montait sur un plan incliné. En réalité, ce sont des ailes en hélice au lieu d'être des ailes en aube. L'hélice marche nécessairement dans la direction de son axe. Cet axe est-il vertical? elle se déplace verticalement. Est-il horizontal? elle se déplace horizontalement.

Tout l'appareil volant de l'ingénieur Robur était dans ces deux fonctionnements.

En voici la description exacte, qui peut se scinder en trois parties essentielles: la plate-

forme, les engins de suspension et de propulsion, la machinerie.

Plate-forme. — C'est un bâti, long de trente mètres, large de quatre, véritable pont de navire avec proue en forme d'éperon. Au-dessous, s'arrondit une coque, solidement membrée, qui renferme les appareils destinés à produire la puissance mécanique, la soute aux munitions, les appareils, les outils, le magasin général pour approvisionnements de toutes sortes, y compris les caisses à eau du bord. Autour du bâti, quelques légers montants, reliés par un treillis de fil de fer, supportent une rambarde qui sert de main-courante. A sa surface s'élèvent trois rouffes, dont les compartiments sont affectés, les uns au logement du personnel, les autres à la machinerie. Dans le rouffe central fonctionne la machine qui actionne tous les engins de suspension; dans celui de l'avant la machine du propulseur de l'avant; dans celui de l'arrière, la machine du propulseur de l'arrière, — ces trois machines ayant chacune leur mise en train spéciale. Du côté de la proue, dans le premier rouffe, se trouvent l'office, la cuisine et le poste de l'équipage. Du côté de la poupe, dans le dernier rouffe, sont disposées plusieurs cabines, entre autres, celle de l'ingénieur, une salle à manger, puis, au-dessus, une cage vitrée dans laquelle se tient le timonier qui dirige l'appareil au moyen d'un puissant gouvernail. Tous ces rouffes sont éclairés par des hublots, fermés de verres trempés qui ont dix fois la résistance du verre ordinaire. Au-dessous de la coque est établi un système de ressorts flexibles, destinés à adoucir les heurts, bien que l'atterrissage puisse se faire avec une douceur extrême, tant l'ingénieur est maître des mouvements de l'appareil.

Engins de suspension et de propulsion. — Au-dessus de la plate-forme, trente-sept axes se dressent verticalement, dont quinze en abord, de chaque côté, et sept plus élevés au milieu. On dirait un navire à trente-sept mâts. Seulement ces mâts, au lieu de voiles, portent chacun deux hélices horizontales, d'un pas et d'un diamètre assez courts, mais auxquelles on peut imprimer une rotation prodigieuse. Chacun de ces axes a son mouvement indépendant du mouvement des autres, et, en outre, de deux en deux, chaque axe tourne en sens inverse — disposition nécessaire pour que l'appareil ne soit pas pris d'un mouvement de giration. De la sorte, les hélices, tout en continuant à s'élever sur la colonne d'air verticale, se font équilibre contre la résistance horizontale. Conséquemment, l'appareil est muni de soixante-quatorze hélices suspensives, dont les trois branches sont maintenues extérieurement par un cercle métallique, qui, faisant fonction de volant, économise la force motrice. A l'avant et à l'arrière, montées sur axes horizontaux, deux hélices propulsives, à quatre branches, d'un pas inverse très allongé tournent en sens différent et communiquent le mouvement de propulsion. Ces hélices, d'un diamètre plus grand que celui des hélices de suspension, peuvent également tourner avec une excessive vitesse.

En somme, cet appareil tient à la fois des systèmes qui ont été préconisés par MM. Coscus, de la Landelle et de Ponton d'Amécourt, systèmes perfectionnés par l'ingénieur Robur. Mais c'est surtout dans le choix et l'application de la force motrice qu'il a le droit d'être considéré comme inventeur.

Machinerie. — Ce n'est ni à la vapeur d'eau ou autres liquides, ni à l'air comprimé ou autres gaz élastiques, ni aux mélanges explosifs susceptibles de produire une action mécani-

que, que Robur a demandé la puissance nécessaire à soutenir et à mouvoir son appareil. C'est à l'électricité, à cet agent qui sera, un jour, l'âme du monde industriel. D'ailleurs, nulle machine électromotrice pour le produire. Rien que des piles et des accumulateurs. Seulement, quels sont les éléments qui entrent dans la composition de ces piles, quels acides les mettent en activité? c'est le secret de Robur. De même pour les accumulateurs. De quelle nature sont leurs lames positives et négatives? on ne sait. L'ingénieur s'était bien gardé, — et pour cause, — de prendre un brevet d'invention. En somme, résultat non contestable: des piles d'un rendement extraordinaire, des acides d'une résistance presque absolue à l'évaporation ou à la congélation, des accumulateurs qui laissent très loin les Faure-Sellon-Volekmar, enfin des courants dont les ampères se chiffrent en nombres inconnus jusqu'alors. De là, une puissance en chevaux, électriques pour ainsi dire infinie, actionnant les hélices qui communiquent à l'appareil une force de suspension et de propulsion supérieure à tous ses besoins, en n'importe quelle circonstance.

Mais, il faut le répéter, cela appartient en propre à l'ingénieur Robur. Là-dessus il a gardé un secret absolu. Si le président et le secrétaire du Weldon-Institute ne parviennent pas à le découvrir, très probablement ce secret sera perdu pour l'humanité.

Il va sans dire que cet appareil possède une stabilité suffisante par suite de la position du centre de gravité. Nul danger qu'il prenne des angles inquiétants avec l'horizontale, nul renversement à craindre.

Reste à savoir quelle matière l'ingénieur Robur avait employée pour la construction de son aéronef, — nom qui peut très exactement s'appliquer à l'*Albatros*. Qu'était cette matière si dure que le bowie-knife de Phil Evans n'avait pu l'entamer et dont Uncle Prudent n'avait pu s'expliquer la nature? Tout bonnement du papier.

Depuis bien des années, déjà, cette fabrication avait pris un développement considérable. Du papier sans colle, dont les feuilles sont imprégnées de dextrine et d'amidon, puis serrées à la presse hydraulique, forme une matière dure comme l'acier. On en fait des poulies, des rails, des roues de wagon, plus solides que les roues de métal et en même temps plus légères. Or, c'était cette solidité, cette légèreté, que Robur avait voulu utiliser pour la construction de sa locomotive aérienne. Tout, coque, bâti, rouffes, cabines, était en papier de paille, devenu métal sous la pression, et même, ce qui n'était point à dédaigner pour un appareil courant à de grandes hauteurs, — incombustible. Quant aux divers organes des engins de suspension et de propulsion, axes ou palettes des hélices, la fibre gélatinée en avait fourni la substance résistante et flexible à la fois. Cette matière, pouvant s'approprier à toutes formes, insoluble dans la plupart des gaz et des liquides, acides ou essences, — sans parler de ses propriétés isolantes, — avait été d'un emploi très précieux dans la machinerie électrique de l'*Albatros*.

L'ingénieur Robur, son contremaître Tom Turner, un mécanicien et ses deux aides, deux timoniers et un maître coq — en tout huit hommes — tel était le personnel de l'aéronef qui suffisait amplement aux manœuvres exigées par la locomotion aérienne. Des armes de chasse et de guerre, des engins de pêche, des fanaux électriques, des instruments d'observation, boussoles et sextants pour relever la route, thermomètre pour l'étude de la tem-

pérature, divers baromètres, les uns pour évaluer la cote des hauteurs atteintes, les autres pour indiquer les variations de la pression atmosphérique, un storm-glass pour la prévision des tempêtes, une petite bibliothèque, une petite imprimerie portative, une pièce d'artillerie montée sur pivot au centre de la plate-forme, se chargeant par la culasse et lançant un projectile de six centimètres, un approvisionnement de poudre, balles, cartouches de dynamite, une cuisine chauffée par les courants des accumulateurs, un stock de conserves, viandes et légumes, rangées dans une cambuse *ad hoc* avec quelques fûts de brandy, de whisky et de gin, enfin de quoi aller bien des mois sans être obligé d'atterrir, — tels étaient le matériel et les provisions de l'aéronef, sans compter la fameuse trompette.

En outre, il y avait à bord une légère embarcation en caoutchouc, insubmersible, qui pouvait porter huit hommes à la surface d'un fleuve, d'un lac ou d'une mer calme.

Mais Robur avait-il au moins installé des parachutes en cas d'accident? Non. Il ne croyait pas aux accidents de ce genre. Les axes des hélices étaient indépendants. L'arrêt des uns n'enrayait pas la marche des autres. Le fonctionnement de la moitié du jeu suffisait à maintenir l'*Albatros* dans son élément naturel.

« Et, avec lui, ainsi que Robur le Conquérant eut bientôt l'occasion de le dire à ses nouveaux hôtes, — hôtes malgré eux, — avec lui, je suis maître de cette septième partie du monde, plus grande que l'Australie, l'Océanie, l'Asie, l'Amérique et l'Europe, cette terre aérienne que des milliers d'Icariens peupleront un jour! »

VII.

Dans lequel Uncle Prudent et Phil Evans refusent encore de se laisser convaincre.

Le président du Weldon-Institute était stupéfait, son compagnon abasourdi. Mais ni l'un ni l'autre eurent rien laissé paraître de cet ahurissement si naturel.

Le valet Frycollin, lui, ne dissimulait pas son épouvante à se sentir emporté dans l'espace à bord d'une pareille machine, et il ne cherchait point à s'en cacher. Pendant ce temps, les hélices suspensives tournaient rapidement au-dessus de leurs têtes. Si considérable que fût alors cette vitesse de rotation, elle eût pu être triplée pour le cas où l'*Albatros* aurait voulu atteindre de plus hautes zones.

Quant aux deux propulseurs, lancés à une allure assez modérée, ils n'imprimaient à l'appareil qu'un déplacement de vingt kilomètres à l'heure.

En se penchant en dehors de la plate-forme, les passagers de l'*Albatros* purent apercevoir un long et sinueux ruban liquide qui serpentait, comme un simple ruisseau, à travers un pays accidenté, au milieu de l'étincellement de quelques lagon obliquement frappés des rayons du soleil. Ce ruisseau, c'était un fleuve, et l'un des plus importants de ce territoire. Sur la rive gauche se dessinait une chaîne montagneuse dont la prolongation allait à perte de vue.

« Et nous direz-vous où nous sommes? demanda Uncle Prudent d'une voix que la colère faisait trembler.

— Je n'ai point à vous l'apprendre, répondit Robur.

— Et nous direz-vous où nous allons? ajouta Phil Evans.

— A travers l'espace.

— Et cela va durer?... »

— Le temps qu'il faudra.
 — S'agit-il donc de faire le tour du monde?
 demanda ironiquement Phil Evans.
 — Plus que cela, répondit Robur.
 — Et si ce voyage ne nous convient pas?...
 répliqua Uncle Prudent.

— Il faudra qu'il vous convienne!
 Voilà un avant-goût de la nature des relations qui allaient s'établir entre le maître de l'*Albatros* et ses hôtes, pour ne pas dire ses prisonniers. Mais, manifestement, il voulut tout d'abord leur donner le temps de se remettre, d'admirer le merveilleux appareil qui les emportait dans les airs, et, sans doute, d'en complimenter l'inventeur. Aussi affecta-t-il de se promener d'un bout à l'autre de la plate-forme. Libre à eux d'examiner le dispositif des machines et l'aménagement de l'aéronef, ou d'accorder toute attention au paysage dont le relief se déployait au-dessous d'eux.

« Uncle Prudent, dit alors Phil Evans, si je ne me trompe, nous devons planer sur la partie centrale du territoire canadien. Ce fleuve qui coule dans le nord-ouest, c'est le Saint-Laurent. Cette ville que nous laissons en arrière, c'est Québec. »

C'était, en effet, la vieille cité de Champlain, dont les toits de fer-blanc éclataient au soleil comme des réflecteurs. L'*Albatros* s'était donc élevé jusqu'au quarante-sixième degré de latitude nord — ce qui expliquait l'avance prématurée du jour et la prolongation anormale de l'aube.

« Oui, reprit Phil Evans, voilà bien la ville en amphithéâtre, la colline qui porte sa citadelle, ce Gibraltar de l'Amérique du Nord! Voici les cathédrales anglaise et française! Voici la douane avec son dôme surmonté du pavillon britannique! »

Phil Evans n'avait pas achevé de déjà la capitale du Canada commençait à se réduire dans le lointain. L'aéronef entraînait dans une zone de petits nuages, qui déroberent peu à peu la vue du sol.

Robur, voyant alors que le président et le secrétaire du Weldon-Institute reportaient leur attention sur l'aménagement extérieur de l'*Albatros*, s'approcha et dit:

« Eh! bien, messieurs, croyez-vous à la possibilité de la locomotion aérienne au moyen des appareils plus lourds que l'air? »

Il eût été difficile de ne pas se rendre à l'évidence. Cependant Uncle Prudent et Phil Evans ne répondirent pas.

« Vous vous taisez? reprit l'ingénieur. Sans doute, c'est la faim qui vous empêche de parler!... Mais, si je me suis chargé de vous transporter dans l'air, croyez que je ne vous nourrirai pas de ce fluide peu nutritif. Votre premier déjeuner vous attend. »

Comme Uncle Prudent et Phil Evans sentaient la faim des aiguillonner vivement, ce n'était pas le cas de faire des cérémonies. Un repas s'engage à rien, et, lorsque Robur les aurait remis à terre, ils comptaient bien reprendre vis-à-vis de lui leur entière liberté d'action.

Tous deux furent alors conduits vers le rouffe de l'arrière, dans un petit « dining-room ». Là se trouvait une table proprement servie, à laquelle ils devaient manger à part pendant le voyage. Pour plats, différentes conserves, et, entre autres, une sorte de pain, composé en parties égales de farine et de viande réduite en poudre, relevée d'un peu de lard, lequel, bouilli dans l'eau, donne un potage excellent; puis, des tranches de jambon frit et du thé pour boisson.

De son côté, Frycollin n'avait pas été oublié. A l'avant, il avait trouvé une forte

soupe de ce pain. En vérité, il fallait qu'il eût belle faim pour manger, car ses mâchoires tremblaient de peur et auraient pu lui refuser tout service.

« Si ça caissait!... Si ça cassait! » répétait le malheureux nègre.

De là, des tranches continuelles. Qu'on y songe! Une chute de quinze cents mètres qui l'aurait réduit à l'état de pâte!

Une heure après, Uncle Prudent et Phil Evans reparurent sur la plate-forme. Robur n'y était plus. A l'arrière, l'homme de barre, dans sa cage vitrée, l'œil fixé sur la boussole, suivait imperturbablement, sans une hésitation, la route donnée par l'ingénieur.

Quant au reste du personnel, le déjeuner le retenait probablement dans son poste. Seul, un aide-mécanicien, préposé à la surveillance des machines, se promenait d'un rouffe à l'autre.

Cependant, si la vitesse de l'appareil était grande, les deux collègues n'en pouvaient juger qu'imparfaitement, bien que l'*Albatros* fût alors sorti de la zone des nuages et que son se montrât à quinze cents mètres au-dessous.

« C'est à n'y pas croire! dit Phil Evans.

— N'y croyons pas », répondit Uncle Prudent.

Les allèrent alors se placer à l'avant et portèrent leurs regards vers l'horizon de l'ouest.

« Ah! une autre ville! dit Phil Evans.

— Pouvez-vous la reconnaître?

— Oui! Il me semble bien que c'est Montréal.

— Montréal?... Mais nous n'avons quitté Québec que depuis deux heures tout au plus!

— Cela prouve que cette machine se déplace avec une rapidité d'au moins vingt-cinq lieues à l'heure. »

En effet, c'était la vitesse de l'aéronef, et, si les passagers ne se sentaient pas incommodes, c'est qu'ils marchaient alors dans le sens du vent. Par un temps calme, cette vitesse les eût considérablement gênés, puisque c'est à peu près celle d'un express. Par vent contraire, il aurait été impossible de la supporter.

Phil Evans ne se trompait pas. Au-dessous de l'*Albatros* apparaissait Montréal, très reconnaissable au Victoria-Bridge, pont tubulaire jeté sur le St-Laurent comme le viaduc du railway sur la lagune de Venise. Puis, on distinguait ses larges rues, ses immenses magasins, les palais de ses banques, sa cathédrale, basilique récemment construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, enfin le Mont-Royal, qui domine l'ensemble de la ville et dont on a fait un parc magnifique.

Il était heureux que Phil Evans eût déjà visité les principales villes du Canada. Il put ainsi en reconnaître quelques-unes sans questionner Robur. Après Montréal, vers une heure et demie du soir, ils passèrent sur Ottawa, dont les chutes, vues de haut, ressemblaient à une vaste chaudière en ébullition qui débordait en bouillonnements de l'effet le plus grandiose.

« Voilà le palais du Parlement », dit Phil Evans.

Et il montrait une sorte de joujou de Nuremberg, planté sur une colline. Ce joujou, avec son architecture polychrome, ressemblait au Parlement House de Londres, comme la cathédrale de Montréal ressemblait à Saint-Pierre de Rome. Mais peu importait, il n'était pas contestable que ce fût Ottawa.

Bientôt cette cité ne tarda pas à se rapetisser à l'horizon et ne forma plus qu'une tache lumineuse sur le sol.

Il était deux heures à peu près, lorsque Robur reparut. Son contremaître, Tom Turner, l'accompagnait. Il ne lui dit que trois mots.

Celui-ci les transmit aux deux aides, postés dans les rouffes de l'avant et de l'arrière. Sur un signe, le timonier modifia la direction de l'*Albatros*, de manière à porter de deux degrés au sud-ouest. En même temps, Uncle Prudent et Phil Evans purent constater qu'une vitesse plus grande venait d'être imprimée aux propulseurs de l'aéronef.

En réalité, cette vitesse aurait pu être doublée encore et dépasser tout ce qu'on a obtenu jusqu'ici des plus rapides engins de locomotion terrestre.

Qu'on en juge! Les torpilleurs peuvent faire vingt-deux nœuds ou quarante kilomètres à l'heure; les trains sur des railways anglais et français, cent; les bateaux à patins sur les rivières glacées des Etats-Unis, cent quinze; une machine, construite dans les ateliers de Patterson, à roue d'engrenage, en a fait cent trente sur la ligne du lac Erie, et une autre locomotive, entre Trenton et Jersey, cent trente-sept.

Or, l'*Albatros*, avec le maximum de puissance de ses propulseurs, pouvait se lancer à raison de deux cents kilomètres à l'heure, soit près de cinquante mètres par seconde.

Eh! bien, cette vitesse est celle de l'ouragan qui déracine les arbres, celle d'un certain coup de vent qui, pendant l'orage du 21 septembre 1881, à Cahors, se déplaça à raison de cent quatre-vingt-quatorze kilomètres. C'est la vitesse moyenne du pigeon voyageur, laquelle n'est dépassée que par le vol de l'hirondelle ordinaire (67 mètres à la seconde), et par celui du martinet (89 mètres).

En un mot, ainsi que l'avait dit Robur, l'*Albatros*, en développant toute la force de ses hélices, eût pu faire le tour du monde en deux cents heures, c'est-à-dire en moins de huit jours!

Que le globe possédât à cette époque quatre cent cinquante mille kilomètres de voies ferrées — soit onze fois le tour de la terre à l'Equateur — peu lui importait, à cette machine volante? N'avait-elle pas pour point d'appui tout l'air de l'espace?

Est-il besoin de l'ajouter, maintenant? Ce phénomène dont l'apparition avait tant intrigué le public des deux mondes, c'était l'aéronef de l'ingénieur. Cette trompette qui jetait ses éclatantes fanfares au milieu des airs, c'était celle du contremaître Tom Turner. Ce pavillon, planté sur les principaux monuments de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, c'était le pavillon de Robur le Conquérant et de son *Albatros*.

Et si, jusqu'alors, l'ingénieur avait pris quelques précautions pour qu'on ne le reconnût pas, si, de préférence, il voyageait la nuit en s'éclairant parfois de ses fanas électriques, si, pendant le jour, il disparaissait au-dessus de la couche des nuages, il semblait maintenant ne plus vouloir cacher le secret de sa conquête. Et, il était venu à Philadelphie, s'il s'était présenté dans la salle des séances du Weldon-Institute, n'était-ce pas pour faire part de sa prodigieuse découverte, pour convaincre *ipso facto* les plus incrédules?

On sait comment il avait été reçu, et l'on verra quelles représailles il prétendait exercer sur le président et sur le secrétaire dudit club.

Cependant Robur s'était approché des deux collègues. Ceux-ci affectaient absolument de ne marquer aucune surprise de ce qu'ils voyaient, de ce qu'ils expérimentaient malgré eux. Evidemment, sous le crâne de ces deux têtes anglo-saxonnes s'incrustait un entêtement qui serait dur à déraciner.

De son côté, Robur ne voulut pas même avoir l'air de s'en apercevoir, et, comme s'il

eût continué une conversation, qui pourtant était interrompue depuis plus de deux heures :
 « Messieurs, dit-il, vous vous demandez, sans doute, si cet appareil, merveilleusement approprié pour la locomotion aérienne, est susceptible de recevoir une plus grande vitesse? Il ne serait pas digne de conquérir l'espace s'il était incapable de le dévorer. J'ai voulu que l'air fût pour moi un point d'appui solide, et il l'est. J'ai compris que, pour lutter contre le vent, il n'y avait tout simplement qu'à être plus fort que lui, et je suis plus fort. Nul besoin de voiles pour m'entraîner, ni de rames ni de roues pour me pousser, ni de rails pour me faire un chemin plus rapide. De l'air, et c'est tout. De l'air qui m'entoure ainsi que l'eau entoure le bateau sous-marin, et dans lequel mes propulseurs se visent comme les hélices d'un steamer. Voilà comment j'ai résolu le problème de l'aviation. Voilà ce que ne fera jamais le ballon ni tout autre appareil plus léger que l'air. »

Mutisme absolu des deux collègues — ce qui ne déconcerta pas un instant l'ingénieur. Il se contenta de sourire à demi et reprit sous forme interrogative :

« Peut-être vous demandez-vous encore si, à ce pouvoir qu'il a de se déplacer horizontalement, l'Albatros joint une égale puissance de déplacement vertical, en un mot, si, même quand il s'agit de visiter les hautes zones de l'atmosphère, il peut lutter avec un aérostat? Eh bien, je ne vous engage pas à faire entrer le Go a head en lutte avec lui. »

Les deux collègues avaient tout bonnement haussé les épaules. C'est là, peut-être, qu'ils attendaient l'ingénieur.

Robur fit un signe. Les hélices propulsives s'arrêtèrent aussitôt. Puis, après avoir couru sur son erre pendant un mille encore, l'Albatros demeura immobile.

Sur un second geste de Robur, les hélices suspensives se mirent alors avec une rapidité telle qu'on aurait pu la comparer à celle des sirènes dans les expériences d'acoustique. Leur frrr monta de près d'une octave dans l'échelle des sons, en diminuant d'intensité toutefois à cause de la raréfaction de l'air, et l'appareil s'éleva verticalement comme une alouette qui jette son cri aigu à travers l'espace.

« Mon maître!... Mon maître!... répétait Fryckin. Pourvu que ça ne casse pas! »

Un sourire de dédain fut toute la réponse de Robur. En quelques minutes, l'Albatros eut atteint deux mille sept cents mètres, ce qui étendait le rayon de vue à soixante-dix milles, — puis quatre mille mètres, ce qu'indiqua le baromètre en tombant à 480 millimètres.

Alors, expérience faite, l'Albatros redescendit. La diminution de la pression des hautes couches amène la diminution de l'oxygène dans l'air et, par suite, dans le sang. C'est la cause des graves incidents qui sont arrivés à certains aéronautes. Robur jugeait inutile de s'y exposer.

L'Albatros revint donc à la hauteur qu'il semblait tenir de préférence, et ses propulseurs, remis en marche, l'entraînèrent avec une rapidité plus grande vers le sud-ouest.

« Maintenant, messieurs, si c'est cela que vous vous demandiez, dit l'ingénieur, vous pourrez vous répondre. »

Puis, se penchant au-dessus de la rambarde, il resta absorbé dans sa contemplation.

Lorsqu'il releva la tête, le président et le secrétaire du Weldon-Institute étaient devant lui.

« Ingénieur Robur, dit Uncle Prudent, qui essayait en vain de se maîtriser, nous ne nous

sommes rien demandé de ce que vous paraissiez croire. Mais nous vous ferons une question à laquelle nous comptons que vous voudrez bien répondre.

— Parlez.

— De quel droit nous avez-vous attaqués à Philadelphie, dans le parc de l'Fairmont? De quel droit nous avez-vous enfermés dans cette cellule? De quel droit nous emportez-vous, contre notre gré, à bord de cette machine volante?

— Et de quel droit, messieurs les ballonistes, répartit Robur, de quel droit m'avez-vous insulté, hué, menacé, dans votre club, au point que je m'étonne d'en être sorti vivant?

— Interroger n'est pas répondre, reprit Phil

Evans, et je vous répète: de quel droit?...

— Vous voulez le savoir?...

— S'il vous plaît.

— Eh! bien, du droit du plus fort!

— C'est cynique!

— Mais cela est!

— Et pendant combien de temps, citoyen ingénieur, demanda Uncle Prudent, qui écota à la fin, pendant combien de temps avez-vous la prétention d'exercer ce droit?

— Comment, messieurs, répondit ironiquement Robur, comment pouvez-vous me faire une question pareille, quand vous n'avez qu'à baisser vos regards pour jouir d'un spectacle sans pareil au monde! »

(A suivre.)

Jeux d'esprit

SOLUTIONS

(8)

MOTS EN LOSANGE

L
P I C
P A V E S
L I V O N I E
C E N I S
S I S
E

(9)

TRIANGLES JUMEAUX

S
R A
V A N
R A I S
S A N S O N N E T
N A I N
N I L
E N
T

(10)

LOSANGE BLANC DANS UN LOSANGE

G
M O T
R A L E R
P A R E L I E
M A G D A L E O N
P A R O I E U L E R
R E C I T R I A I S
R E P O S E N C A N
R O B I N T A B A C
R O U E N N I V E T
C I L I E B E N E T
E L E V A M O R U E
E R I G E T A M I S
E T A P E B U L B E
E T I N C E L L E
E N T O I L E
E R I G E
E T E
E

(11)

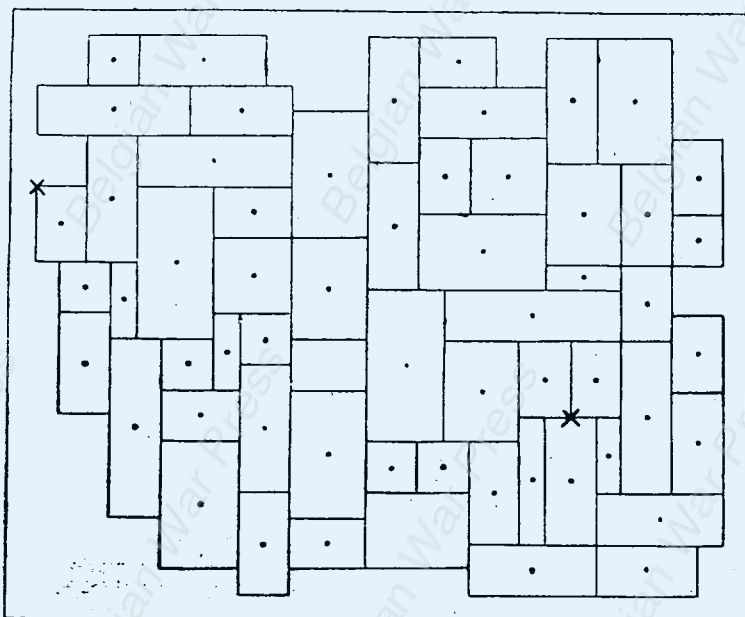
REBUS

Richesse mal dirigée, conduit à pauvreté.

(12) PROBLÈME dont la solution doit parvenir au journal avant vendredi prochain.

Sans lever la plume, tracer une ligne continue qui coupe en deux parties égales chacun de ces rectangles, en passant par le point central qui se trouve dans chacun d'eux.

Les deux croix marquent les deux extrémités, le point de départ et le point de terminaison de cette ligne continue. Nous publierons la solution dans le prochain numéro.





Un camp à la frontière Perso-Baloutchi

EN ALBANIE

Des montagnes de pierres, quelques belles vallées, aucune plaine assez étendue pour mériter ce nom (sauf le bassin de Scutari « Skodra ») au fond duquel sommeille le lac de ce nom, dont la plus grande partie se trouve former la limite du Monténégro, un grand fleuve, le Drin, formé de deux rivières, la Blanche et la Noire, et dont les eaux se déversent dans le lac de Scutari avant de se jeter dans la mer, peu de routes, quelques sentiers de chèvres, deux ports qui pourraient être plus fréquentés, une population intéressante mais à demi sauvage, voilà toute l'Albanie.

Les peuples albanais ou « Chkipétaires » descendent sans doute des anciens Pélasges, qui se sont en certains endroits mêlés aux Slaves, aux Bulgares et aux Roumains. Dans le sud l'influence de la race grecque se fait fortement sentir. La plupart des Albanais du sud parlent le grec.

La population de l'Albanie indépendante, entre les montagnes de la Bosnie et de la Grèce, est composée de Tosques et de Guégués à demi barbares, dont l'état social ne s'est guère modifié depuis trois mille années. Leur figure est presque toujours régulière, ils ont la tête allongée, le nez effilé, l'œil petit et fixe, la plupart sont blonds et la nuance de leur iris varie du gris au bleu. Ils ont la poitrine bombée, la taille fine, les membres gracieux et forts. D'après Virchow, les Albanais sont parmi les Européens ceux dont le crâne a la forme la plus noble. Gais, audacieux, habiles à la répartie, les Albanais ressemblent aux Grecs par leurs mœurs, leur manière de sentir et de penser, ils nous représentent encore les Pélasges des anciens temps. Mainte scène transporte

le voyageur en pleine odyssee. Georges de Hahn, le savant qui a le mieux étudié les Chkipétaires, croyait voir en eux de véritables Darius, tels qu'étaient les compagnons des Héraclides, quand ils s'élancèrent des forêts de l'Épire, pour aller à la conquête du Péloponèse. Ils ont même courage, même amour de la guerre et de la domination, même esprit du clan, ils ont aussi à peu près le même costume. La blanche fustanelle, élégamment serrée à la taille, n'est autre que l'ancienne chlamyde.

Il n'est pas un peuple moderne dont les annales offrent des exemples de vaillance plus étonnants que ceux des Albanais. Au XV^e siècle, ils ont eu leur Scanderberg, leur Alexandre le Grand, qui sut accomplir le miracle de reconcilier pour un temps les Tosques et les Guégués. Et quelle peuplade dépassa jamais en courage ces montagnards souliotes où sur des milliers il ne se trouva pas un vieillard, pas une femme, pas un enfant pour demander grâce aux massacreurs envoyés par Ali-Pacha ? L'héroïsme de ces femmes souliotes qui mettaient le feu aux caissons de cartouches, qui se précipitaient du haut des rochers ou s'élançaient dans les torrents en se tenant par la main et en chantant leur chant de mort, restera toujours l'un des étonnements de l'histoire. (Elisée Reclus.)

Mais à cette vaillance se mêle chez maintes tribus albanaises une grande sauvagerie. La vie humaine est tenue pour peu de chose parmi ces populations guerrières, dès qu'il est versé, le sang appelle le sang, les victimes se vengent par d'autres victimes. On croit aux vampires, aux fantômes et parfois on a brûlé des vieillards soupçonnés de pouvoir tuer par leur haleine. L'esclavage n'existe point, mais la femme, toujours servie, est considérée comme un être tout à fait inférieur, sans droit ni volonté. La coutume élève entre les deux sexes une barrière plus difficile à franchir que les murs du gynécée le mieux gardé. La jeune fille n'a le droit de parler à aucun jeune homme, pareil acte serait un crime que le père ou le frère laveraient dans le sang. Les parents écoutent parfois les vœux du fils quand ils songent à le marier, mais jamais ils ne consultent la fille.

Souvent ils l'ont déjà fiancée dès le berceau, quand elle atteint sa douzième année, ils la cèdent moyennant un trousseau complet et une somme d'argent fixée par la coutume, ne dépassant pas une moyenne de vingt-cinq francs. A ce prix les pères se débarrassent de leurs filles, dont l'acheteur devient à son tour le maître absolu, non sans avoir, suivant la coutume antique, procédé à un simulacre d'en-

lèvement. Désormais la pauvre femme vendue comme esclave doit travailler à outrance pour son mari et à sa place; elle est à la fois ménagère, laboureur ou ouvrier : les poésies la comparent à la navette toujours active, tandis que le père de famille est représenté comme le bœuf majestueux qui précède le troupeau en faisant résonner sa clochette. Et pourtant cette femme si méprisée, cette bête de somme abrupte par le travail, est parfaitement à l'abri de toute insulte : elle traverserait tout le pays d'un bout à l'autre, sans avoir à craindre qu'on lui adressât une seule parole inconvenante : le malheureux qui se met sous sa protection est un être sacré. (Elisée Reclus.)

C'est dans l'Albanie septentrionale, parmi les populations autonomes, qu'on peut voir encore un état social qui rappelle le moyen âge. Dès qu'on a passé le Mat, au nord de Tirana, on s'aperçoit du changement. Tous les hommes sont armés : le berger, le laboureur lui-même porte la carabine sur l'épaule, les femmes et jusqu'aux enfants ont le pistolet à la ceinture, chacun a dans sa main la vie d'un autre homme. Les familles, les clans, les tribus, ont leur organisation militaire toujours complète : qu'on les appelle au combat, tous sont debout, prêts à la bataille.

On peut considérer les Mirdites, les « Bons Vivants », ainsi traduisent-ils leur nom, comme le type de ces tribus indépendantes de l'Albanie du Nord. Habitants les hautes vallées qui se dressent en citadelle au sud de la Gorge du Drin, ils sont peu nombreux, vingt-cinq mille à peine, mais leur qualité d'hommes libres et leur valeur guerrière leur assurent une influence considérable dans toute la Turquie occidentale.

Malgré la fécondité naturelle des vallées, dont quelques-unes produisent en quantité des céréales, du maïs, des olives et même des vins assez estimés, l'exportation des productions naturelles de l'Albanie n'a pas encore pris d'importance à cause du manque de routes et de l'insécurité de la contrée. La principale richesse de l'Épire lui vient des troupeaux.

Ces contrées ont été de tout temps dépeuplées : trois villes principales de l'Albanie ont tenté leurs voisins : Valona ou Avlona, petite ville de 6 à 7.000 habitants : a l'avantage de posséder un port sûr et profond, abrité par l'Île de Suseno et par une pointe de terre de l'Acrocéraunie.

La ville est située à l'issue naturelle de la grande vallée de la Vocouzza, rivière aux eaux abondantes. De l'autre côté du canal d'Otrante se trouve Brindisi, le port italien qui avec



Une Albanaise



Mirdites. Une des tribus les plus puissantes de l'Albanie



Panorama de Durazzo

Valona commande l'entrée de l'Adriatique. Valona est à Brindisi ce que Douvres est à Calais : 75 kilomètres seulement les séparent. Dès le début de la guerre, les Italiens ont pris possession de Valona et ont commencé de fortifier l'île de Suséno. Plus au nord, se trouve la ville et le port de Durazzo, l'ancienne cité d'Epidamnos, le Dyrrachium des Romains. Dans l'antiquité ce port était le lieu de débarquement des légions romaines. De là partait la voie romaine « Via Egnatia », laquelle traversait toute la péninsule de l'est à l'ouest et reliait l'Orient à l'Italie. Il ne reste que quelques ruines des remparts et des constructions romaines et byzantines. Cependant on y trouve encore maintes inscriptions et des sculptures. On y voit quelques mosquées. Les Serbes qui rêvent d'avoir un port sur la mer Adriatique, se sont emparés de Durazzo. Le

port aménagé selon les exigences de la navigation moderne pourrait prendre une grande importance en y attirant le commerce qui se fait seulement dans les villes de l'intérieur.

Enfin, sur le lac de Scutari, à la frontière du Monténégro, se trouve l'importante ville de Skodra ou Scutari. Cette ville de plus de trente mille habitants se trouve admirablement située à deux kilomètres au sud de l'extrémité méridionale du lac, à l'endroit où convergent les routes de la basse vallée du Drin et de l'Adriatique, venant du Danube et des bords de la mer Egée.

Les dômes de Skodra, ses vingt minarets, la riche verdure de sa plaine, son amphithéâtre de montagnes, son lac étincelant au soleil, forment un spectacle d'une rare magnificence. Il y manque pour en faire une grande cité le voisinage de la mer.



Durazzo. — Mosquée turque

L'ART DE SIFFER

Voici, pour les personnes qui voudront se livrer à l'intéressant exercice consistant à siffler avec les doigts, les différentes méthodes connues à l'heure actuelle :

Avec une main. — 1° Le petit doigt. Celui-ci est porté dans la bouche tout entier et plié sur lui-même, la face palmaire de la main dirigée en haut, le pouce étendu. Ce doigt forme une anse horizontale qui vient se placer entre les dents ; la partie ouverte de la courbe est

fermée par la langue, qui s'appuie au-dessous, laissant seulement au milieu un orifice étroit pour l'échappement de l'air. 2° Avec l'index plié. On se sert également de ce doigt. 3° Avec l'index étendu. Le bout s'applique sur la langue, la pulpe au-dessous ; l'air sort par un léger vide ménagé d'un côté entre les incisives supérieures, la phalange et la masse de la langue, qui forme le reste. 4° Avec le deuxième et le quatrième doigt. Ils viennent se toucher par l'extrémité, au milieu de la bouche ; le vent trouve sa voie entre ces doigts et la langue, qui est en-dessous.

Avec les deux mains. — 1° Avec un seul doigt de chaque main. L'un et l'autre sont étendus, rectilignes et forment un angle plus ou moins aigu. Ce sont ordinairement les index ou les petits doigts. 2° Avec deux doigts de chaque main, le deuxième et le troisième.

Avec la langue. — La langue se creuse en forme de gouttière, les bords relevés latéralement, et s'applique ainsi sous les incisives de la mâchoire supérieure ; la lèvre supérieure participe, dans certaine mesure, à ce travail : elle s'étire transversalement et s'abaisse jusqu'au voisinage de l'orifice réservé à la sortie de l'air.

oo

La femme à l'étranger

Sa définition.

Pour le Grec, c'est une souveraine. Pour le Bulgare, une compagne. Pour le Juif, une associée. Pour le Serbe, une servante. Pour le Turc, une captive. Pour l'Albanais, une esclave.

Les proverbes étrangers sur la femme sont en général peu flatteurs, car ils émanent des hommes.

On dit dans les Indes : Veux-tu éprouver la finesse de l'or ? frotte-le sur la pierre de touche. La force d'un bœuf ? charge-le. Le naturel d'un homme ? écoute-le. La pensée d'une femme ? point de moyen.

En Chine : La langue de la femme est une épée et elle ne la laisse jamais rouiller. L'esprit de la femme est de vif argent et son cœur est de cire.

En Espagne : Les larmes des femmes valent beaucoup et leur coûtent peu. Le renard sait beaucoup, mais une femme en sait bien davantage. L'homme est de l'étoffe, la femme est du feu, vient le diable qui soufflé.

En Arabie : La beauté de l'homme consiste dans son esprit, l'esprit de la femme dans sa beauté. La coquette est comme l'ombre, suivez-la, elle vous fuit ; fuyez-la, elle vous suivra.

Les dernières races de chiens d'agrément

Suite des races anglaises.

Le Cocker-Spaniel : Cette race peut être considérée comme excellente et au point de vue sportif et au point de vue agrément. Très familier, très affectueux, très gai dans ses mouvements et très fidèle, il forme un excellent compagnon. Il est surtout très intelligent et comprend d'un regard ce qu'on désire de lui ; l'œil est vigilant ; l'allure détachée avec une note toute personnelle du fréttement presque continu du fouet.

Mais c'est surtout comme chien de chasse qu'il fait preuve de brillantes qualités.

L'élevage du Cocker est assez facile, mais il demande surtout un chenil bien aéré, convenablement exposé et souvent renouvelé et désinfecté.

La tête est spacieuse et un peu arrondie, surmontée d'oreilles plus larges que longues et assez basses : le museau va en s'amincissant sans être pointu. Le corps est bien régulier avec la poitrine haute et terminé par une queue très mobile. Le poil de la robe est plat et légèrement ondulé.

Le Bull-Dog : C'est un excellent chien de garde, très doux et très attaché à ses maîtres, mais généralement assez dur avec les autres animaux. L'aspect du Bull-Dog est très caractéristique.

téristique et donne une impression de force et de robustesse. La tête est carrée et massive avec une face extrêmement courte et un museau large; les épaules sont implantées bas, profondes et obliques, larges, puissantes et musculées; la poitrine est très large, de même que le dos; les reins sont puissants et musclés et la queue modérément courte est soutenue presque verticalement; les jambes de devant sont grosses, droites et musculées, plutôt courtes en proportion de celles de derrière qui sont plus légères.



Cocker-Spaniel.

La robe, formée d'un poil très fin, court, dense et plat, est de couleur entière ou mêlée; brillante, broyée rouge, fauve et roussâtre.

La hauteur de taille au garot est de 55 à 62 centimètres.

Il existe une variété miniature élevée surtout en Angleterre et très estimée des dames.

Le Greyhound: C'est un chien d'intérieur autant que d'extérieur, très vif, très remuant et nerveux à l'exosé et formant le vrai type du chien de compagnie.

Le port du Greyhound est élégant, svelte et élané, révéant par la beauté de sa structure, la vigueur de ses muscles, l'élan, l'énergie et l'audace.

La tête est longue et maigre avec les oreilles petites et minces placées à l'arrière; le cou est assez long, d'une grande souplesse et élégamment arqué; le dos est fort, légèrement arqué et terminé par une longue queue, fine et portée joliment recourbée.

La robe a le poil fin, fourni et serré. La couleur a peu d'importance, mais celle préférée est l'unicolor noir ou rouge, brun ou fauve à masque noir frangé.

La taille est de soixante à soixante-huit centimètres au garrot pour les femelles et de soixante-cinq à septante centimètres pour les mâles.

Le Deerhound: Du même type que la race précédente mais à poils épais, durs et rugueux. La structure est aussi élégante et forte.

La couleur préférée de la robe est l'unicolor bleu foncé. Jaunes ou fauves à masque et oreilles noires ont la même valeur.

L'utilité de cette race est la même que la précédente.

Contre les empoisonnements

Soins urgents à donner en attendant le médecin.

Empoisonnement par les champignons vénéneux. — Cet empoisonnement fréquent à la campagne, a pour symptômes une vive douleur

à l'estomac, des sueurs froides, des coliques, des vomissements, une soif inextinguible, une chaleur générale, des crampes dans tous les membres, des convulsions, quelquefois des vertiges.

Il faut provoquer de suite les vomissements par quatre grains d'émétique dissous dans trois verres d'eau tiède, ou par 1 gr. 50 d'ipéca, ou par tout autre moyen (doigt dans la bouche, tiraillement de la langue). Puis, administrer du lait en quantité, 30 grammes d'huile de ricin, un lavement.

Empoisonnement par les moules et les huîtres. — Spasme de poitrine, tranchées violentes, douleurs à l'estomac, rougeur et gonflement de la face, éruption de taches rouges sur la peau.

Il faut combattre ces accidents lorsqu'il se manifestent, par un vomitif suivi d'un purgatif.

Empoisonnement par l'acide carbonique. — Douleurs de tête, lividité de tout le corps, fièvre fréquente.

Donner des lavements d'un demi-litre de café chaud et fort; saignée, douches froides sur la tête et la poitrine.

Empoisonnement par les substances caustiques. — Acides en général (sulfurique, au forte, acide phénique, chlorhydrique, potasse, ammoniacale). Les symptômes de cette intoxication sont: l'inflammation des lèvres, de la langue, de la gorge; plaque gangreneuse superficielle, blanche, puis ulcère profonde; toute la bouche peut être blanche, vomissements, douleurs abdominales, yeux injectés, face pâle, anxieuse, respiration rapide, refroidissement.

Si le caustique est un acide, il faut le neutraliser par de la craie, de la magnésie calcinée en grande quantité, de l'eau de savon.

Si le caustique est un alcalin (ammoniacal, soude, potasse), il faut le neutraliser par un acide: jus de citron, vinaigre. L'huile d'olive, une cuillerée, est d'un salutaire effet.

Dans les deux cas la tisane d'orge, les blancs d'œuf, le régime lacté sont ordonnés par la suite.

Empoisonnements divers. — Par le phosphore, les vomissements sont lumineux dans l'obscurité, l'haleine a une odeur alliacée, délire, fièvre, jaunisse.

Il faut administrer 2 grammes d'essence de térébenthine par demi-heure, jamais d'huile.

Par le plomb, le minium, la céruse: atroces douleurs du ventre, anorexie, constipation opiniâtre, pâleur, liséré noirâtre aux gencives.

Remède: tabac, calomel, purgations, iodure. Par l'arsenic: rétention d'urine, crampes

aux mollets, coliques, vomissements verts ou noirs.

Remède: huile d'olive, bismuth, baryte.

Par la morphine, le laudanum, le pavot.

Remède: vomitif, friction stimulantes.

Par le nitrate d'argent.

Remède: de l'eau saïée en quantité. Le sel (chlorure de sodium), forme avec l'azote d'argent ou nitrate d'argent, un chlorure d'argent qui est soluble.

Par le sublimé ou bi-chlorure de mercure.

Remède: vomitif et quelques verres d'eau dans lesquels on a battu des blancs d'œuf.

Par la digitale.

Remède: café fort; 2 grammes de tannin.

Par la belladone, le chloral, la cocaïne.

Remède: vomissements, café noir extrêmement fort.

Je répète que ces soins sont à donner en attendant l'arrivée du médecin, dont le ministère est indispensable.

Serge d'AVRIL.

LE CHAPITRE DES CHAPEAUX

Esprit de l'homme, dans un livre sur le « Soudainement en Architecture », avait déjà signalé les analogies de forme qu'on rencontre presque toujours dans les colonnes et dans les costumes à une même époque, mais il ne s'était pas appiqué à en chercher les raisons. M. de Harnitzky estime que tous les ouvrages de l'homme reflètent la mentalité de la société ou du milieu qui les a vus naître. De là la concordance des arts et de la littérature d'un même temps. Cette concordance, Victor Hugo a éloquentement exprimée dans « Notre-Dame de Paris », mais il a oublié le chapitre des chapeaux. C'est été cependant l'un des plus significatifs. Comment n'être pas frappé, en effet, de la ressemblance du bonnet grec avec le fronton du Parthénon?

Du chapeau de paille qui coiffe les statuettes de Tanagra avec la toiture du monument d'Athènes, nommé la Tour des Vents?

Le mantel à capuchon des chevaliers antiques est pareil à la hutte où s'abritaient leurs nuits. Sur la tête du Kabye, une immense cône de paille, aux rebords aplatis, rappelle à s'y méprendre les grandes tentes du désert.

Le chapeau du Chinois se relève, se retrousse, se cambre comme les toits de ses palais, de ses pagodes et de ses tours. La haute cornette en éteignoir, le hennin introduit en France par Isabelle de Bavière, semble le toit pointu d'une tourelle du moyen âge.

La coiffure plate de la Napolitaine figure la terrasse qui couvre sa maison. Le bonnet tuyauté de la Marseillaise évoque les tuiles

HORS CONCOURS
Membre du Jury
GAND 1913

Atol

EAU DENTIFRICE
EN FLACONS

Pâtes dentifrices
en tubes et boîtes

L. POOL & Zonen
AMSTERDAM

Se méfier des imitations nombreuses qui ont un succès à fait naïf.

Atol

EAU DENTIFRICE
EN FLACONS

Pâtes dentifrices
en tubes et boîtes

L. POOL & Zonen
AMSTERDAM

Se méfier des imitations nombreuses qui ont un succès à fait naïf.

creuses sous lesquelles s'abrite sa mansarde. Le turban d'un Persan s'arrondit en coupole, le faux toupet de Louis XIV est comme le faux pignon de ce temps.

Les analogies ne sont donc pas douteuses, mais pourquoi ces analogies? Parce que, dit l'auteur, coiffures et toitures ayant le même objet, qui est de couvrir, out à défendre l'homme et les édifices contre les mêmes éléments, et aussi parce que l'homme copie les formes qu'il voit.

Si les Chinois retroussent les bords de leurs chapeaux et de leurs toits, c'est que les têtes de leurs campements primitifs étaient faites de peaux étendues sur des cordes. Et si le moyen âge avait des toits aigus, « c'est, dit Espérandieu, qu'à cette époque triste, l'homme est maigre et qu'il voit pointu ».

Les vieux journaux

Voici quelques-unes des nombreuses utilisations que peuvent avoir les vieux journaux :

Tous d'abord froissés en bouillons, les constituant d'excellents aume-lin.

Les remplacent les carreaux cassés.

Les jeunes typos en font des ceintures.

Placés en plusieurs épaisseurs et mis dans des chaussures, ils donnent de chaudes semelles.

Enroulés autour des pieds et des jambes, ils remplacent des bas de laine.

Des fourrures ou des habits bien enveloppés de vieux journaux seront préservés des mites, l'odeur empyreumatique de l'encre d'imprimerie étant aussi désagréable à ces insectes que celle du camphre et de la lavande.

Placés sous les tapis, ils garantissent ceux-ci de l'usure et de la poussière.

Leur imperméabilité à l'air et à la chaleur les rend précieux en été pour conserver fraîches les boissons.

Une bouteille de champagne frappé, roulée dans un journal, gardera toute une journée la même température.

On sait qu'on utilise les vieux journaux pour faire des couvertures de lit très économiques. A Londres, on voit souvent des malheureux couchant on plein air étrangement enveloppés dans un journal. A ce point de vue, le Times est fort apprécié par les pauvres gens en raison de ses énormes dimensions.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooo

Curieuses théories, Curieuses expériences

L'homme peut à peine soulever l'équivalent de son propre poids; la mouche, elle, on l'a souvent observé, lève et emporte des corps représentant plusieurs fois son volume ou son poids. D'où vient cette force des mouches? On en donne l'explication suivante :

L'homme dépend, pour l'oxygénation de ses poumons, d'une seule voie respiratoire; chez la mouche, au contraire, l'appareil respiratoire comprend un réseau de tubes qui, de toutes les parties du corps, amènent l'air au sang. De là résulte une ultra-rapide oxygénation du fluide sanguin, avec, comme corollaire, un extraordinaire développement d'énergie physique.

Pour mettre en évidence cette force de la mouche, M. Frank Smith, un Anglais, a eu la patience de dresser quelques-unes de ces insectes; il les a photographiés dans leurs exercices; jonglant avec une boule légère, en liège, faisant tourner de minuscules roues, etc...

(Scientific Américain.)



Les sports d'hiver — Un concours de ski dans les Alpes

Recettes de cuisine

Potage aux oignons brunis

Découper finement quelques oignons, les tourner dans du beurre pour les faire roussir (éviter de les brûler) les ajouter à une purée de pommes de terre, saler et poivrer. Si la soupe n'est pas assez épaisse, on peut la servir sur des croûtons frits.

Soupe aux Poireaux et aux Céleris

Laver et découper des poireaux et des céleris. Les faire revenir dans du beurre. Ajouter de l'eau bouillante et des pommes de terre que l'on écrase sur l'écumoire lorsqu'elles sont bien cuites; on peut ajouter une poignée de riz, saler et poivrer.

Potage Printanier

Faire revenir dans du beurre du cerfeuil, oseille, persil, épinards hachés, petits oignons. Les ajouter à une purée de pommes de terre, saler et poivrer.

Café sans caféine.

Nous avions déjà les œufs sans poules, le tabac sans nicotine, ainsi qu'une foule de produits où la chimie est intervenue habilement pour nous tromper sur la valeur et l'origine des choses. Voici qu'on a trouvé, à Brême, le moyen d'avoir du café sans caféine.

Que ceux qu'une tasse du breuvage dont abusait Balzac et Voltaire, mais que n'aimait guère Mme de Sévigné, met dans un état nerveux qui les prive de sommeil, se réjouissent donc.

Le café qu'on leur servira n'aura peut-être

pas tout l'arôme du moka complet, car il sera amoindri, émasculé; mais ce sera tout de même du café et l'illusion aidant, il y paraîtra fort peu.

Le café sans caféine, soit. A quand maintenant le beurre sans... margarine?

MOTS DE LA FIN

A table d'hôte.

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de me passer la moutarde?

L'interpellé, d'un ton bourru :

— Il me semble que vous pourriez la demander au garçon.

— Mille pardons! je me trompais.

— Vous me preniez pour le garçon?

— Non... Je vous prenais pour un homme bien élevé.

Un bon villageois raconte à sa femme comment il vient de perdre un procès.

— Aussi, je leur ai dit à ces juges : Tas de coquins, tas de misérables...

— O mon pauvre ami, nous sommes perdus. Qu'est-ce qui va nous arriver?

— Ne crains rien, grosse bête. Je n'ai proféré ces injures qu'après avoir franchi les portes de la ville et une fois en rase campagne.

Chez le brocanteur.

— Vous n'auriez pas, par hasard, un service à découper d'occasion?

— Non, madame, pas pour le moment; mais si vous aviez besoin d'un bon cor de chasse presque neuf...